





Jean Feugereux

Gris bretons



© 2005 - Jérôme Feugereux éditeur et ADAGP
www.feugereux.fr - www.adagp.fr
www.feugereux.com - www.renefer.org

C'est en 1939, il avait alors seize ans, que Jean Feugereux s'inscrit à l'Ecole ABC de dessin par correspondance. Cette décision allait engager sa vie professionnelle et artistique puisqu'il y rencontra son maître Renefer et qu'il devint par la suite, d'abord professeur, puis directeur du Cours Grands Maîtres - un satellite de l'Ecole ABC - et enfin directeur de l'Ecole ABC elle-même.

Qu'elle est l'alchimie qui a permis qu'entre le maître, de près de quarante-cinq ans son aîné, et l'élève, une amitié naisse et se renforce au fil des années ? D'autant que Renefer, alors professeur principal, devait avoir des dizaines d'élèves, sinon plus, simultanément. Et le jeune artiste n'était pas particulièrement doué comme en témoignent deux dessins d'un même paysage réalisé, vers 1943, par lui-même et par son futur beau-frère, Robert, plus jeune que lui : le dessin de celui qui reprendra le commerce de vins et spiritueux de sa mère est beaucoup plus « enlevé ».

Une lettre de Renefer du 10 décembre 1941, à en-tête de l'Ecole ABC, nous donne quelques clés, elle commence par :

« Vous vous dites “pas très ferré en matière de décoration et de composition”. Et pourtant, j’ai là des travaux de vous qui valent ce que la plupart des élèves envoient. Evidemment, je ne dis pas que ce sont des chefs d’œuvre, mais tout de même, il y a une certaine imagination, et ce qui me plaît surtout, c’est qu’il y a des preuves que votre observation visuelle, que votre mémoire visuelle progressent constamment, parce que, pour avoir fait tout cela de chic, ce n’est vraiment pas mal. En continuant le paysage, vous arriverez certainement à le connaître de plus en plus, et ensuite à le transcrire, sans qu’il soit nécessaire que vous le regardiez, mais alors, vous le transcrirez plus complètement que vous ne l’avez fait cette fois-ci. »

Suivent deux grandes pages où Renefer « regarde maintenant en détail » – et sans langue de bois – les travaux envoyés. Et il termine par : « Je vous remercie infiniment de m’envoyer ce foin et cette pâtée qui vont faire le régal de mes petits animaux, et je vous attendrai, comme convenu, à la Gare Saint-Lazare, sous l’horloge du milieu, entre 2 h. et 2 h. 1/2. Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments. »

Un élève «bûcheur», comme il le dira, bien plus tard, dans une lettre, d’une part, et des petits cadeaux utiles pendant cette période de guerre, deux éléments qui ont rapproché les deux hommes. Ensuite, Renefer viendra à Janville, en Beauce, rencontrer les parents de Jean Feugereux et même sa future femme et sa mère. Avec son élève, il prendra goût à ce pays qui lui permettra de réaliser de belles huiles au

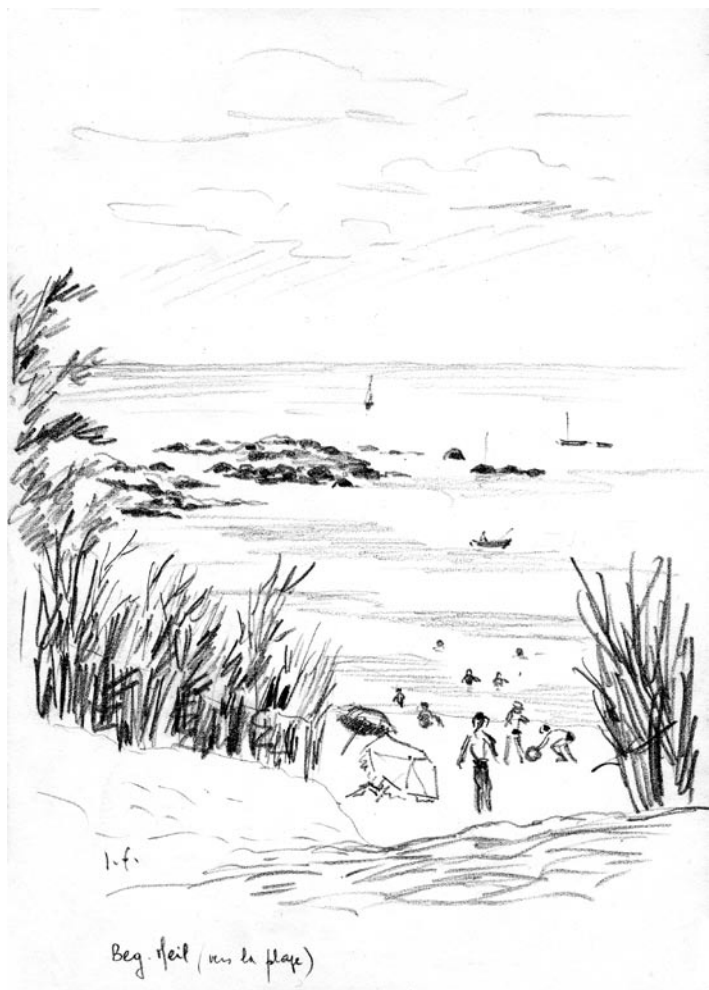
caractère plus rude que celles de ses lumineux et délicats bords de Seine.

Renfer a formé l'artiste Jean Feugereux et c'est lui qui lui a conseillé pour varier les sujets d'aller en Bretagne. Il l'a sans doute fait oralement – leurs rencontres furent de plus en plus fréquentes – car la correspondance conservée n'en porte pas trace.

Cette habitude de dessiner abondamment et très régulièrement, il la doit également à son maître. C'est elle qui lui a permis d'appréhender la Bretagne : ce sont principalement ses premiers dessins qui ont été choisis pour illustrer ce livre. On y notera la présence de personnages et la variété des sujets, pas encore uniquement centrés sur les bateaux et les ports. En les comparant aux oeuvres réalisées après 1974 - c'est la date où le « vrai Feugereux », celui des jaunes, des orangés et des rouges, apparaît - on comprend mieux le chemin parcouru et par là même le travail rigoureux de l'artiste.

Avec les mêmes sujets que Renfer (les bords de Seine, la Beauce et la Bretagne) - et sans jamais renier son influence - Jean Feugereux s'est construit un style très personnel qui se démarque fortement de celui de son maître, mort en 1957. Renfer peut être fier de son enseignement, à la fois précis et laissant la personnalité de l'élève s'épanouir librement.

Dans la même collection, le livre de Renfer comporte la reproduction de quelques-unes de ses lettres à Jean Feugereux.



Bien avant la guerre 1914-1918, Alphonse et Louise Marré, mes grands-parents, avaient coutume d'aller chaque année aux « bains de mer » avec leurs enfants.

C'est pourquoi ma mère, née Henriette Marré, se serait privée de tout en cours d'année pour que ses cinq, puis sept, puis huit enfants, puissent aller au bord de la mer lors des vacances d'été.

Ainsi très jeune, j'ai connu les côtes Normande, Bretonne et Atlantique.

C'était alors les châteaux de sable, la pêche à la crevette, les jeux et les bains.

Plus tard, mon Maître Renefer me parla avec enchantement de la Bretagne et de ses « gris » et je voyais par ses œuvres de Quimper, Bénodet, Loctudy et de la pointe sud du Finistère, une certaine lumière que je connaissais mal, ne l'ayant pas suffisamment observée étant enfant.

Mais j'ai connu Renefer en 1941, époque de la

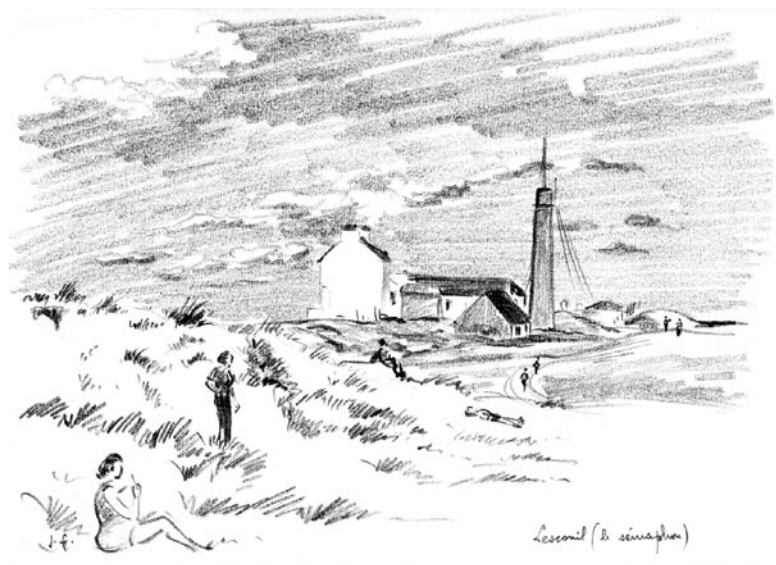


guerre, et nos vacances se passaient alors à Janville plutôt qu'au bord de la mer.

Jérôme avait un an lorsque je découvris l'Île de Ré. Il y fit cette année-là un temps magnifique et je ne vis pas les gris qui enchantaient Renefer.

C'est en 1954, pour ne pas rompre avec l'esprit familial... et toujours à la recherche des « gris », que je louais à Lesconil, mais par correspondance !

Erreur que ne commettait pas mon père qui, chaque année aux environs de Pâques, prenait le train – avec son vélo en bagage – afin de sillonner à bicyclette le



secteur préalablement choisi, vraisemblablement par ma mère, jusqu'à ce qu'il trouve la villa qui convenait à sa nombreuse progéniture.

Nous sommes arrivés en fin d'après-midi dans ce restaurant-bar-boucherie qui faisait également hôtel en louant quelques chambres vétustes.

Il faisait à Lesconil une chaleur torride !

A voir la mine des personnes qui nous accueillait, il y avait quelque tristesse dans l'air. Et nous avons appris que le patron, jeune encore, venait de mourir... non pas en mer comme on aurait pu le croire, mais



peut-être bien en raison de son mauvais pinard !

C'est donc fort discrètement qu'après le dîner et une visite au port nous avons regagné notre chambre, heureux de pouvoir récupérer les fatigues du voyage.

Hélas ! Trois fois hélas ! Nous n'étions pas encore endormis, que des bruits, des lamentations, montèrent au travers du plancher disjoint, tellement disjoint d'ailleurs qu'il laissait filtrer la lumière de la pièce d'en dessous.



Il y avait comme des instants de prières, ponctués de-ci de-là des « glou-glou » des bouteilles basculées dans les verres, eux-mêmes suivis de bruits de chaises des hommes allant pisser bruyamment au dehors, tandis que les femmes restées dans la pièce reprenaient leurs conversations, leurs prières, leurs lamentations. Il en fût ainsi jusque tard dans la nuit.

Nous avons su le lendemain que notre chambre était au-dessus de celle où les parent et les amis veillaient

le mort. Notre jeunesse et notre optimisme naturel en firent un heureux présage.... Qui se concrétisa par un temps superbe.

Car en ce mois de juillet il n'y eût pas un jour de pluie ou de crachin mais un ciel inlassablement bleu et un soleil de plomb, alors que dès le premier matin je rêvais des gris bretons tels que les aimait Renefer.

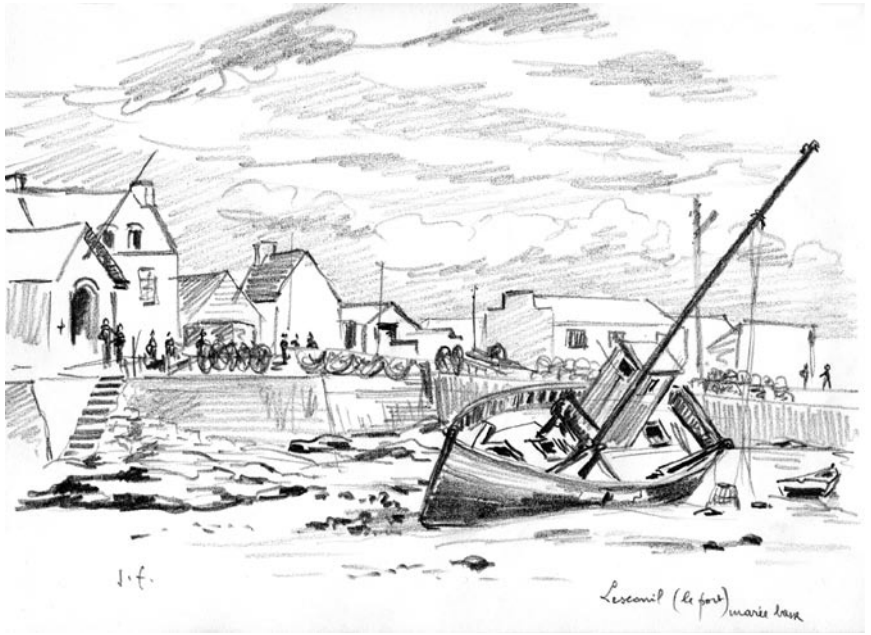
Je les ai attendus en vain, mais Lesconil et les ports alentour allaient m'offrir une mine inépuisable de sujets.

Prudemment, je les ai abordés par le dessin, le croquis aquarellé, puis de petites aquarelles, remettant l'huile pour plus tard.

Car je me sais lent en effet à comprendre les paysages nouveaux et j'aime davantage tenter d'aller au fond des choses plutôt que de faire du « reportage ».

Il me fallait donc d'abord et surtout dessiner, ce que j'ai fait tout le mois, du matin au soir, oubliant la plage, les bains de mer et... la famille.

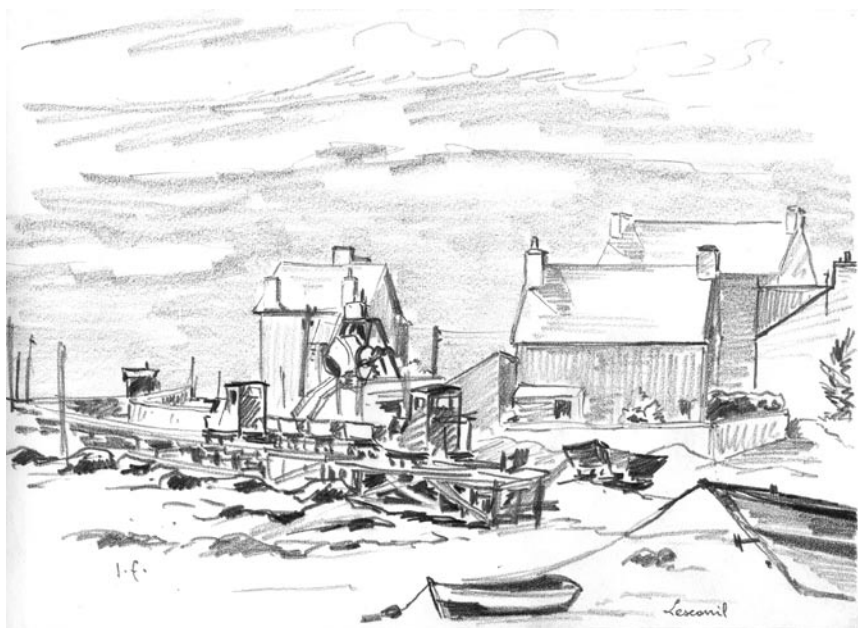
A l'époque Lesconil était un petit port tranquille, pas encore défiguré par les digues et les constructions nouvelles que l'on voit aujourd'hui. Dans la journée, il y restait toujours des barques et quelques chaluts. Le soir, les chalutiers rentraient et c'était sur le quai la vente des poissons et des crustacés, l'animation de quelques dizaines seulement de vacanciers, c'était encore et surtout les filets suspendus aux mâts comme autant de voiles colorées d'ocres, de bruns, de violets



et de bleus, en d'étonnantes compositions.

Et tandis que le soleil déclinait à l'horizon, les reflets s'allongeaient dans l'eau calme du port au milieu de toutes les vibrations de couleurs. Celles-ci et leur permanentes sollicitation étaient ma principale inquiétude : comment accorder, harmoniser ces blancs, ces bleus, verts, jaunes, rouges que leurs reflets compliquaient encore de nouvelles subtilités et nuances ?

En moi, l'homme de la plaine se sentait pris de



vertige devant cette habitude heureuse des marins bretons de peindre barques et chaluts en toutes couleurs.

Je n'ai rien fait de bon cette première année. J'ai beaucoup observé, réfléchi, travaillé. Et surtout j'ai appris à connaître mieux ces sujets, nouveaux pour moi.

C'est d'ailleurs pour cela que je n'ai pas trop regretté les gris bretons !

De retour à Paris, dans le petit appartement du



35 rue de Seine, j'ai essayé d'après mes notes et croquis de retrouver, à l'huile, cette lumière que j'avais observée durant un mois.

Mais comment rendre éclatant et lumineux le blanc des maisons ensoleillées, sous un ciel apparemment bleu, et faire sentir en même temps l'écrasante chaleur de ce mois d'été !

J'ai tenté des ciels de plus en plus bleus, de plus en plus foncés et des blancs presque purs.

J'ai tenté des harmonies vertes et plus chaudes,

tout en sentant que ce n'était pas encore la bonne lumière.

Toute l'année j'ai cherché.

Et juillet est revenu.

Comme il me fallait plus d'espace pour attaquer l'huile en étant sur place, proche des sujets que je devais voir et revoir pour mieux m'en pénétrer, j'ai loué - à Lesconil, bien sûr - un ancien garage pauvrement aménagé en cuisine-salle à manger, et dont l'étage supérieur devint chambre à coucher et... atelier.

Il était dit que, quittant la rue de Seine, « Héo » respirerait encore les odeurs d'essence, d'huile et de médium !

Cette année-là, avant de retrouver Lesconil et son port, j'ai plongé deux jours durant dans le plus profond sommeil, épuisé par une vie parisienne intense, faite de nuits trop courtes, de travail absorbant, mais aussi de sorties fréquentes avec les amis peintres où, jusqu'au matin, nous refaisons le monde de la peinture.

Chaque soir, ou presque, en effet le Café de La Palette nous happait au passage. Là, Emile et Renée Daëron trônaient en maîtres, peu avarés de tournées supplémentaires. Et dans le feu des pastis, des « campari » et autres, nous ne quittions plus les amis Ratier et les peintres présents, allant dîner dans un restaurant voisin, ou à la campagne, ou... à Cancale !

Mais grâce à ce repos non prévu et qui n'est guère



Pour voir la totalité du livre
allez sur la page des téléchargements des
éditions Nanga

dans mes habitudes, la forme redevint parfaite et je multipliais à nouveau les croquis et les notes aquarellées tôt le matin ou dans la seconde partie de l'après-midi, le reste du temps étant consacré à l'huile, dans l'atelier-chambre à coucher.

J'avoue que je peinais sur mes toiles ! Je peinais à tenter d'exprimer ce que pourtant je commençais à comprendre mieux.

Et ça m'énervait quelque peu de voir la décontraction (hors travail, il est vrai) de Claude Schurr - qui avait loué à Saint-Guérolé ainsi que les Ratier - un Claude Schurr toujours souriant et blagueur et dont les huiles me paraissaient bien supérieures aux miennes.

Elles l'étaient d'ailleurs !

Pendants ce temps - alors qu'il peignait et fort bien - Bob Humblot entretenait sa forme et sa ligne en nageant chaque jour de Saint-Guérolé à La Torche, et retour. Là, sa femme l'attendait sur la plage de Pors-Carn où il dévorait l'énorme sandwich qu'elle lui avait apporté.

Durant bien des années, de Lesconil à Saint-Guérolé - et inversement - nous avons eu avec la famille Ratier, avec Claude et Paulou Schurr, avec les Du Janerand parfois, des mois, certes de travail fécond chacun chez soi, mais aussi d'amitié joyeuse et heureuse où le gros pinard breton accompagnait nos ébats et nos discussions.

www.nanga.fr/edition/tele/liste.htm